



DO IT : Joël Audebert, Charlotte Beaudry, Sarah Charlier, Cathy Coëz, Olivier Drouot, Patrick Guns, Djos Janssens, Babis Kandilaptis, Laetitia Lefèvre, Jérôme Mayer, Monsieur Willem, Annick Nölle, Marc Rossignol, Olivier Stévenaert, Jonathan Sullam, Dominique Thirion et Yoann Van Parys.

**Du 12 mai au 24 juin 2012, tous les jours de 12 heures à 18 heures,
à la Maison de la Culture, 14, Avenue Golenvaux, à Namur**

Vernissage : le 11 mai 2012, à 18 heures 30

Art Dimanche : le 3 juin 2012, de 10 heures 30 à 12 heures 30

DO IT.

L'exposition DO IT, initiée par l'artiste bruxellois Djos Janssens, réunit une quinzaine d'artistes aux pratiques diverses autour de la question de l'action. Partant de la célèbre injonction publicitaire que popularisa la marque de sport Nike (Just do it !), et qui fut aussi, et non sans ironie, le credo du versatile Jerry Rubin (passé sans détours, au cours de son parcours, d'un militantisme de gauche à une démarche résolument libérale et commerciale), cette exposition se propose d'interroger la portée et les ressorts des gestes que chacun d'entre nous posons quotidiennement.

Cette question de la finalité de l'action, comme de son moteur, est posée très diversement par les artistes de l'exposition. En ce sens, les propositions se développent selon trois principaux axes.

Le premier questionne la notion de **désir**, telle qu'elle est mise en oeuvre dans la publicité, mais aussi (et en même temps) dans les relations interpersonnelles et dans l'inconscient individuel. Olivier Stévenart dresse un rideau dans le coin d'une pièce qui semble soudain ouvrir l'exposition à une dimension interlope qu'elle n'oserait totalement assumer. Dominique Thirion fait de même, en proposant une série de dessins plus une vidéo, Annick Nölle réalise des dessins au travers desquels elle promeut une conception de l'hétérogène et de l'hybride ; la finalité de l'action relevant pour elle du trait d'union. Laetitia Lefevre propose de discrètes interventions qui disent muettement la maigre place dont dispose aujourd'hui la force poétique, dans le concert des autres puissances, de diverses natures, qui dominent l'espace public. Sarah Charlier et Charlotte Beaudry, au travers de la peinture, travaillent toutes deux sur la notion d'identité, et plus spécifiquement d'identité féminine, en faisant s'opposer l'inclinaison spontanément changeante et indécise de toute subjectivité et le modèle univoque qu'est susceptible d'imposer un environnement social donné.

Le second envisage la question de **l'action dans le champ social et politique** ; il se développe sous la forme de parodies, de même qu'au travers de propositions de nature utopique, critique, poétique. Babis Kandilaptis présente une oeuvre relative aux quiproquos qui se nouent dans les conversations quotidiennes mais aussi et surtout dans le discours idéologique et politique ; quiproquos pouvant être lourds de conséquences. Monsieur Willem prend pour cible, non sans ironie, la presse et sa propension à grossir des faits, et donc à « créer incidemment » de l'actualité. Marc Rossignol part d'une relecture d'un tableau de Manet pour mettre en cause les comportements culturels préétablis, tel celui qu'un visiteur de musée est supposé adopter. Djos Janssens, quant à lui, déploie une vaste installation qui adopte avec un enthousiasme confinant au suspect la scénographie du meeting politique de province, jouant de l'écho entre son intervention et le contexte dans lequel elle est reçue. Joël Audebert propose, quant à lui, une nouvelle installation qui suggère en quoi la société capitaliste, sous prétexte de baigner dans une paix démocratique, demeure en un état de guerre silencieuse. De sorte que l'acte a lieu sous couvert d'inertie.

Le troisième enfin, approche la thématique sur un plan plus **métaphorique et philosophique** ; envisageant le rapport entre geste et inertie, matière brute et matière transformée, lieu et non-lieu de l'action. C'est le cas de Patrick Guns qui nous donne à voir un bonhomme de plastique blanc, sorte d'avatar de l'homme occidental moderne, qui court après sa tête sans parvenir à s'en saisir. Yoann Van Parys par le biais du dessin et de la photographie (dyptique) réinterroge l'image. Jérôme Mayer, de son côté, établit sourdement un parallèle entre la tendance du capitalisme à amasser de la richesse et la tendance, comparable, du monde de l'art, à l'accumulation. Quant à Cathy Coetz et Jonathan Sullam, ils donnent à voir la force de destruction que la collectivité met incidemment en oeuvre ; sorte de mouvement entropique contre lequel ce n'est pas rien de lutter.